



**Dimanche 12 janvier**  
**1<sup>er</sup> dimanche après l'Épiphanie**  
**Josué 3, 5-11 ; 17**

**Matthias HUTCHEN**  
Ingwiller

Le livre de Josué s'ouvre sur la vocation du personnage éponyme et successeur de Moïse. Il raconte l'installation du peuple d'Israël libéré d'Égypte en terre promise. Probablement retravaillé par la tradition deutéronomiste ce livre parle de conquête et d'éradication des peuples cananéens, ce qui aujourd'hui nous apparaît terriblement choquant. En ce jour consacré au baptême du Christ il nous faut pourtant nous y coller.

Le texte parle à plusieurs reprises de l'arche d'alliance. Elle signifie la présence de Dieu au milieu de son peuple. Plus que d'être le coffre où étaient transportées les tables de la loi cette arche d'alliance servait vraisemblablement de lieu de culte portatif.

Elle correspond à ce qu'Antoine Nouis appelle « une économie du désert ». L'arche d'alliance matérialise le caractère pérégrin de la foi d'Israël. L'arche matérialise (c'est aussi le sens des autels dans nos églises) la présence de Dieu qui accompagne son peuple, d'un Dieu qui fait alliance, qui lie son être à celui du devenir d'un peuple, a fortiori un peuple d'esclave. Nietzsche parlait du Christianisme comme d'une religion d'esclave et de la morale judéo-chrétienne comme d'une morale d'esclave. En un sens il avait raison, à condition de ne pas confondre religion d'esclave et religion d'esclavage ! L'arche signifie que la « mission » et que la finalité de la foi : c'est la liberté. Dieu se lie à un peuple d'esclave pour le libérer, Dieu se lie à l'humanité pour la libérer, pour libérer chacun de nous des idoles, quelles qu'elles soient. Cette liberté est induite par la dimension pérégrine de l'arche. Dieu se déplace avec son peuple, il n'est pas assigné à résidence (ce qui explique la critique qui traverse l'Ancien Testament ainsi que le discours de Jésus d'une théologie du Temple qui assigne Dieu à résidence avec les abus de pouvoirs qui y sont liés), c'est le sens de l'expression « Dieu vivant » v.10.

Le lecteur du texte de Josué aura relevé les parallèles entre le passage du Jourdain et le passage de la Mer des Joncs (Exode 14). Une façon peut-être de souligner la continuité de l'Alliance à travers les générations. Un

parallélisme littéraire qui permet peut-être de souligner aussi la continuité entre Josué et Moïse. Ce parallèle entre l'Exode et l'entrée en terre promise implique aussi qu'il incombe à chaque génération, probablement à chaque chrétien, individuellement et collectivement de vivre sa vie comme une libération permanente sous la conduite de Dieu. Comme une vie en devenir où nous ne pouvons pas rester assignés à demeure : la foi évolue, la pensée évolue. Autant de signes de vie et de la présence d'un Dieu vivant qui nous oblige à avancer et à traverser nos Jourdain pour entrer, d'une manière propre à chacun, en terre promise.

Nous sommes gênés par la mention des peuples expropriés par la conquête, voire massacrés dans le livre de Josué, sur ordre de Dieu v. 10. Cette théologie de la conquête, où la victoire militaire est signe de la bénédiction de Dieu (Cf. von Rad) est, aujourd'hui particulièrement, hautement critiquable voire condamnable. En particulier à la lumière de l'actualité du conflit Israélo-Palestinien. Cette conquête décrite ici n'est probablement pas historique.

« Israël a décrit l'intervention de YHWH dans l'histoire de son peuple dans une splendeur qui laisse loin derrière elle la peinture qu'en fait une relation plus ancienne et plus réaliste. La foi s'est ainsi emparée de cette matière de telle sorte qu'elle a su rendre visible l'évènement, comme elle le voyait de l'intérieur. Cette image tardive de la conquête par Israël est portée et façonnée par le zèle et le désir de glorifier les grands faits de YHWH. (...) Lorsqu'Israël parlait du don du pays de Canaan, c'était tout autre chose que le souvenir d'un glorieux passé ; c'était plutôt une façon de confesser YHWH, que chaque époque avait à formuler à sa manière. Et c'est une fois encore la conception du Deutéronomiste qui atteint la clarté la plus impressionnante dans sa compilation rédactionnelle (...) du livre de Josué. C'est lui qui a poussé à l'extrême la vision (...) de la conquête par les armes. En mettant ce pays à la disposition d'Israël, YHWH l'avait – conduit au repos. Ce mot de repos apparaît de nombreuses fois ; nous avons affaire en lui à la formule deutéronomiste qui exprime l'élément culminant de ce que YHWH a procuré à Israël en lui donnant le pays. Par ce don, il avait accompli jusqu'au bout ses promesses. »<sup>1</sup>

L'arrivée des tribus Israélites en Canaan s'est probablement faite par assimilation aux populations déjà présentes (comme en témoigne le livre des Juges). Mais cette théologie de la conquête et de la « guerre sainte » doit nous faire réaliser que la Bible, à travers ces différents livres, est une compilation de différentes théologies dont certaines sont inacceptables aujourd'hui. La foi est aussi une question de discernement voire de choix entre ces différentes théologies.

Cette dynamique est induite par la Bible elle-même. En effet : le premier lecteur de la Bible c'est la Bible elle-même : le Nouveau Testament étant

---

<sup>1</sup> Gerhard von RAD, *Théologie de l'Ancien Testament*, vol. 1, (Genève, 1962), Labor & Fides, p.264-265.

par exemple une réception, une méditation, une relecture, une reprise voire une réorientation de l'Ancien.

En ce 1<sup>er</sup> dimanche après l'Épiphanie, consacré au baptême du Christ qui culmine dans cette parole de l'évangile : « celui-ci est mon fils bien-aimé » (Matthieu 3, 17 ; évangile du jour), nous devons (nous) rappeler que dans, avec et à travers Jésus-Christ, c'est l'humanité entière qui est élue et appelée à recevoir, pour elle-même, cette parole « celui-ci est mon enfant bien-aimé ».